

SOUS LA DIRECTION DE
FLORENT BRAYARD ET ANDREAS WIRSCHING

HISTORICISER LE MAL

UNE ÉDITION CRITIQUE DE *MEIN KAMPF*

Nouvelle traduction

Annotation critique

Analyse historique

fayard en collaboration avec
l'Institut für Zeitgeschichte

Le présent ouvrage constitue une adaptation et un prolongement de

Hitler. Mein Kampf

Eine kritische Edition

sous la direction de Christian Hartmann, Thomas Vordermayer, Othmar Plöckinger et Roman Töppel
(Munich, *Institut für Zeitgeschichte*, 2016)

Ce projet scientifique a bénéficié du soutien et de financements de diverses institutions publiques de recherche, françaises et allemande :

- Laboratoire d'Excellence TEPSIS (Programme d'Investissement d'Avenir/Agence Nationale de la Recherche) ;
- Institut Historique Allemand de Paris ;
- Institut National des Sciences Humaines et Sociales, Centre National de la Recherche Scientifique ;
- Centre de Recherches Historiques (UMR 8558, EHESS-CNRS).

Introduction générale et appareil critique : © Institut für Zeitgeschichte et Fayard, 2021.

Traduction française de *Mein Kampf* et introductions de chapitre : © Fayard, 2021.

Couverture : Antoine du Payrat

ISBN : 978-2-213-67118-5

Dépôt légal : juin 2021.

SOUS LA DIRECTION DE
**FLORENT BRAYARD et
ANDREAS WIRSCHING**

HISTORICISER LE MAL

Une édition critique de *Mein Kampf*

Édition établie par

Anne-Sophie Anglaret, David Gallo, Johanna Linsler
Olivier Baisez, Dorothea Bohnekamp, Christian Ingrao,
Stefan Martens, Nicolas Patin, Marie-Bénédicte Vincent

Nouvelle traduction établie par Olivier Mannoni,
en collaboration avec l'équipe scientifique française

Avec la participation de

Dorit Brixius, Jörg Echternkamp, Andreas Guidi, Marie-Pierre Harder
Aurélie Audeval, Diane Carron, Ugo Pagani, Nicolas Thervet

Fayard

EN COLLABORATION AVEC L'INSTITUT FÜR ZEITGESCHICHTE

La Fondation Auschwitz-Birkenau a été créée à la fin de l'année 2009 afin de résoudre le problème du financement des travaux de conservation des vestiges de ce camp, le plus grand et le mieux préservé de tous les camps de concentration et d'extermination mis en place par l'Allemagne nazie. La Fondation est présidée depuis l'origine par l'un de ses principaux créateurs, le Dr. Piotr M. A. Cywiński, directeur du Musée d'Auschwitz-Birkenau. Une quarantaine de gouvernements et de nombreux mécènes privés ont depuis lors contribué à la constitution d'un fonds assurant la réalisation des travaux de conservation pour les décennies à venir. Unique au monde et visionnaire, ce projet repose sur l'idée que l'authenticité du site doit être préservée, parce qu'elle est une composante fondamentale de l'expérience, absolument unique, que constitue la visite d'Auschwitz-Birkenau. Se confronter à la Shoah sur le site qui en est le plus grand symbole, ce n'est pas seulement prendre connaissance du passé, c'est aussi réfléchir aux grands enjeux d'aujourd'hui et de demain et mieux mesurer la responsabilité personnelle qui est la nôtre. La préservation des vestiges du camp étant à présent assurée, la Fondation commence à développer de nouveaux programmes de financement visant à mieux faire connaître Auschwitz dans le monde entier. Les personnes souhaitant soutenir ces efforts ou avoir plus d'informations sur les buts, les réalisations et les projets de la Fondation peuvent consulter son site : foundation.auschwitz.org

En plein accord avec les buts de la Fondation Auschwitz-Birkenau et afin de soutenir pleinement ses actions, les éditions Fayard ont tenu, dans le cadre d'une convention, à lui reverser la totalité des bénéfices résultant de la commercialisation de *Historiciser le mal*.

Introduction générale (extrait)

Pourquoi ce livre ? Parce que *Mein Kampf* est un objet historique qui, depuis sa publication en 1925-1926, n'a jamais été expulsé du présent, jamais été totalement rejeté dans le passé, ce passé barbare dont on souhaiterait qu'il soit à la fois révolu et lointain. Depuis près d'un siècle, et pour de très longues années encore, le livre d'Adolf Hitler est le contemporain du monde qui l'entoure – notre monde. On pourrait même dire concernant la période d'après-guerre que, depuis l'avènement d'Internet il y a un quart de siècle, il n'a jamais été aussi facilement disponible, aussi largement diffusé, sinon lu. Deux clics suffisent pour en trouver une version numérique, sur des sites parfois douteux. Et peu d'efforts supplémentaires sont nécessaires pour commander le volume en toute légalité, sous forme d'exemplaire imprimé ou de livre électronique. *Mein Kampf* appartient ainsi pleinement à notre univers matériel.

Les raisons de regretter la permanence de *Mein Kampf* ne manquent pas. On préférerait que l'ouvrage ait disparu en même temps que le monde qu'il a contribué à faire naître – ce « III^e Reich » qui, en dépit de sa brièveté, a constitué le régime le plus criminel jamais connu, laissant derrière lui des dizaines de millions de victimes dont certaines ont été assassinées en application expresse des logiques racistes que ce livre justement explicite. Mais le passé n'est jamais totalement derrière nous, il a mille manières de s'insinuer dans notre présent et nous sommes reliés à lui par mille liens. *Mein Kampf* est l'un de ces liens. Malgré cela, le passé n'est pas autre chose que le passé, ce qui a existé et qui n'est plus. On pourrait par ailleurs redouter que, survivance du passé dans notre présent, le livre de Hitler ait conservé les mêmes potentialités, qu'il ne soit en somme pas moins dangereux aujourd'hui qu'il ne l'était hier. On soulignera alors que de nombreux passages de *Mein Kampf* constituent des incitations à la haine raciale, pénalement répréhensibles, et l'on réclamera une application d'autant plus sévère de la loi que la résurgence d'une pensée raciste et antisémite apparaît aujourd'hui avérée en politique, dans la sphère publique ou dans la criminalité terroriste. Si la qualification juridique n'est pas douteuse, la nocivité actuelle de *Mein Kampf* ne doit cependant pas être surestimée. L'histoire est en effet ce processus par lequel les choses et les gens se trouvent transformés. Pour appartenir encore à notre univers matériel, *Mein Kampf* n'est plus le même livre depuis 1945, depuis qu'a été révélé ce à quoi il avait à sa façon conduit. Il n'est plus possible de le lire de la même manière et, avec l'éloignement, il nous apparaît de plus en plus daté, presque impénétrable. Supposer que ce livre serait encore opératoire aujourd'hui, c'est sans doute oublier que le danger vient d'ailleurs, d'une pensée raciste multiforme qui, pour prospérer, doit sans cesse se réactualiser.

Pierre Vidal-Naquet s'interrogeait il y a quarante ans déjà : « Vivre avec Faurisson ? » Pour lui, dont les parents avaient été tués à Auschwitz, il n'était assurément pas facile de coexister avec celui qui, avec d'autres, avait choisi de mettre ses pas dans ceux de Hitler et niait après coup que les Juifs aient été victimes d'une politique systématique de meurtre mise en œuvre par les nazis, sur ordre de leur chef, à l'échelle européenne. Pourtant,

aussi difficile que cela fût, l'historien répondait par l'affirmative à la question. Oui, vivre avec Robert Faurisson, accepter malgré tout que Faurisson existe, « comme le mal existe, autour de nous, et en nous¹ ». Dans le même temps, néanmoins, il ne se contenta pas, en vertu d'une philosophie douloureusement lucide, de constater l'existence du mal, il choisit de mobiliser tous les ressorts de sa discipline, son érudition et son énergie, pour lutter contre ce mal-là et démonter sans trêve et sans coup férir les mensonges négationnistes². Il en va de même, toutes proportions gardées, avec *Mein Kampf*. Il n'est possible ni d'annuler son histoire passée ni d'abolir sa permanence. On doit vivre avec *Mein Kampf*. Du moins peut-on, doit-on combattre ce mal-ci en pariant résolument sur l'intelligence du lecteur. Il s'agira donc ici d'historiciser le mal.

Car on peut à bon droit se désoler aussi de la forme sous laquelle le livre de Hitler a jusqu'à présent été diffusé – de manière brute, sans introduction, analyse ni appareil critique. Toujours distribuée, la traduction publiée en 1934 par les Nouvelles Éditions latines est certes précédée depuis 1980 d'un avertissement au lecteur de huit pages, en application d'un jugement de la cour d'appel de Paris – nous y reviendrons³. S'y trouve principalement décrite la politique criminelle menée par l'Allemagne nazie contre les malades mentaux, les Tsiganes et les Juifs. Huit pages, c'est bien peu, pour un ouvrage qui en compte presque huit cents. Et il n'est au demeurant pas certain, du fait des connaissances accumulées depuis quarante ans, qu'on les écrirait aujourd'hui exactement de la même manière. Ajoutons à cela le fait que la traduction disponible, parce qu'elle reproduit celle de 1934, a vieilli et que ses défauts originels n'ont jamais été corrigés.

L'absence d'édition critique n'est pas une singularité française. En Allemagne, l'ouvrage a été interdit de réédition dès 1945, et cette interdiction a été maintenue jusqu'à l'expiration de la propriété intellectuelle en janvier 2016. Car les droits de *Mein Kampf* avaient été transférés dans les années soixante au ministère bavarois des Finances qui veilla dès lors à ce que nulle exploitation commerciale ou politique du livre ne fût entreprise⁴. Pas de réédition, cela signifiait également aucune publication scientifique – un état de fait d'autant plus paradoxal que les écrits et discours de Hitler ont, pour une bonne partie d'entre eux, fait l'objet dans les années quatre-vingt-dix d'une édition critique par l'*Institut für Zeitgeschichte* de Munich⁵ (*IfZ*), en une

1. VIDAL-NAQUET, *Assassins*, 80. Voir également HARTOG, *Vidal-Naquet*.

2. Sur le phénomène négationniste, voir VIDAL-NAQUET, *Assassins* ; BRAYARD, *Idée* ; FRESCO, *Fabrication* ; IGOUNET, *Histoire*. Sur Robert Faurisson, IGOUNET, *Faurisson*.

3. Sur cette édition → p. XXVIII sq. dans cette introduction. Sur le jugement de la cour d'appel et la procédure qui l'avait précédé, voir DEBONO, « Procès ».

4. L'éditeur de *Mein Kampf*, Eher Verlag, a été interdit en octobre 1945 par les autorités d'occupation en Allemagne. Ses biens furent transférés en 1948 au Land de Bavière. Les droits proprement dits de *Mein Kampf* étaient la propriété personnelle de Hitler ; ils furent saisis sur la base de la législation d'après-guerre et transférés en 1965 au ministère bavarois des Finances qui en fut le dépositaire jusqu'à leur extinction, fin 2015 (HARTMANN et al., *Kampf*, 9).

5. On pense à la série *Reden, Schriften, Anordnungen* couvrant la période courant entre la refondation du NSDAP en février 1925 et l'accession au pouvoir en janvier 1933. Publiée entre 1991 et 2000, elle comporte dix-sept volumes. Elle avait été précédée en 1980 par une autre publication portant sur la période antérieure, *Hitler. Sämtliche Aufzeichnungen 1905–1924* (JÄCKEL/KUHN, *Hitler*). Les discours de Hitler pour la période 1933–1945 ont été publiés par Max Domarus en 1962–1963. Cette

série de lourds et savants volumes. Restaient donc en circulation les éditions antérieures à 1945 vendues légalement dans les librairies d'occasion – un phénomène loin d'être négligeable. Dans le monde anglo-saxon également, l'ouvrage a continué d'être disponible après-guerre sous la forme qu'il avait connue avant 1945⁶. Au cours de ces sept décennies, cependant, des éditions commerciales pirates ont également vu le jour en différents points du globe, avec parfois de très forts tirages⁷. Elles se sont ajoutées aux traductions parues avant 1945⁸, légalement ou non, dans dix-sept langues, et toutes n'ont pas fait l'objet, tant s'en faut, d'une procédure judiciaire à l'initiative du ministère bavarois des Finances, seul dépositaire des droits⁹. Dans le même temps, le web a contribué, en Europe et ailleurs, à la diffusion de *Mein Kampf*, de manière plus considérable encore et sans guère de recours juridique possible. Pendant longtemps ainsi, on a disposé en réalité d'une seule édition véritablement critique. Paradoxe ou logique, cette dernière avait été publiée en hébreu en 1994, avec une introduction et un appareil critique de l'historien Moshe Zimmermann¹⁰. D'un tirage restreint, elle était néanmoins très partielle et ne rassemblait que les chapitres et passages relatifs aux conceptions du leader nazi en matière « raciale ».

La perspective de l'extinction de la propriété intellectuelle, programmée à la fin de l'année 2015, a radicalement changé la donne. Soixante-dix ans après la mort de son auteur, *Mein Kampf* allait tomber dans le domaine public conformément à la législation européenne ; le ministère bavarois des Finances n'aurait plus la possibilité juridique de s'opposer à une réédition. Le livre allait donc faire son retour dans la vie matérielle des pays occidentaux, mais sous une forme nouvelle. Il ne s'agirait plus seulement d'exemplaires de seconde main ou de réimpressions à l'identique des éditions des années trente. Il ne s'agirait pas non plus d'une simple version numérique, en format image ou texte. Non, ce que la fin de la propriété intellectuelle rendait possible, c'était la publication d'une *nouvelle* édition. La question dès lors était la suivante : dans la mesure où le retour de *Mein Kampf* sous cette forme était inévitable, ne convenait-il pas de faire en sorte que ce soit de la manière la plus rigoureuse possible ? La question d'une édition scientifique se trouva ainsi posée, en Allemagne avec l'*Institut für Zeitgeschichte*, en France avec les éditions Fayard, et bientôt dans d'autres pays¹¹. En 2012, le minis-

tère bavarois des Finances accepta de soutenir le projet d'édition critique porté par l'institut munichois. Son revirement, fin 2013, n'empêcha pas la bonne poursuite du projet¹². Une équipe de spécialistes fut constituée, bénéficiant des vastes ressources de l'institut et de l'expertise de son personnel. Au terme de quatre années, l'édition critique était achevée : elle comprenait deux volumes en grand format, couvrant 1 966 pages et comportant plus de 3 500 notes. La sortie en janvier 2016, au moment où la propriété intellectuelle tombait, constitua un événement mondialisé, à en croire du moins l'attention que lui portèrent les médias d'innombrables pays.

La présente édition constitue à la fois une adaptation et un prolongement de l'édition élaborée par l'*Institut für Zeitgeschichte* – et c'est pour cette raison même qu'Andreas Wirsching, son directeur, en assure la codirection. En France également, le projet avait été lancé en amont et en prévision du basculement de *Mein Kampf* dans le domaine public, dès 2011. Mais c'est véritablement en 2015, après l'achèvement du premier jet de la nouvelle traduction d'Olivier Mannoni, que le chantier collectif fut lancé. Il a comporté trois volets principaux.

Il s'agissait tout d'abord de donner une nouvelle traduction française du texte original de Hitler, qui soit conforme aux critères actuels en matière de traduction des textes historiques et qui intègre la singularité de ce texte, particulièrement maladroit sur le plan linguistique. L'un des enjeux était – nous y reviendrons¹³ – de ne pas améliorer la prose de Hitler, de ne pas la rendre plus fluide et agréable en la faisant passer d'une langue à l'autre. En d'autres termes, il fallait essayer de ménager au lecteur français une expérience similaire à celle d'un Allemand d'aujourd'hui se plongeant dans ce livre écrit il y a presque un siècle par un autodidacte.

La deuxième opération consistait à adapter pour le lectorat français l'appareil critique élaboré par nos collègues allemands, dont la richesse confinait parfois à la profusion. L'équipe scientifique allemande s'est en effet inscrite dans la tradition philologique allemande réputée pour sa rigueur et son érudition. Qui plus est, elle était confrontée à une attente singulière : l'édition de l'*IfZ* a constitué la toute première édition critique intégrale de *Mein Kampf* – l'édition *princeps*, si l'on veut, dont il est à prévoir qu'elle jouera un rôle déterminant pour d'autres éditions critiques, dans différentes langues. Le défi, côté français, était moindre et il a de ce fait été possible de reprendre toutes les informations pertinentes en les synthétisant, sachant que les spécialistes auront toujours la possibilité de se reporter à l'édition critique allemande si nécessaire.

Restait une troisième tâche, qui justifie pleinement le mot de « prolongement » utilisé plus haut pour qualifier notre entreprise. Après un long avant-propos que la présente introduction va souvent suivre de manière étroite, les éditeurs de l'*IfZ* ont en effet choisi de laisser le lecteur se confronter directement aux vingt-sept chapitres rédigés par Hitler pour les deux volumes de *Mein Kampf*. Il nous a, pour notre part, semblé préférable d'accompagner notre lecteur plus longtemps, au moment d'aborder ce texte à la fois complexe, rétif et souvent répulsif. Nous avons donc élaboré une introduction spécifique pour chacun des chapitres de manière à ce que le lecteur puisse, s'il le souhaite, saisir rapi-

édition, insatisfaisante d'un point de vue scientifique, existe également en anglais (DOMARUS, *Hitler*). L'*Institut für Zeitgeschichte* travaille actuellement à une édition critique de ce corpus fondamental.

6. D'un côté et de l'autre de l'Atlantique, ce furent d'abord des éditions abrégées qui parurent. Aux États-Unis, la maison d'édition Houghton Mifflin, de Boston, avait acheté les droits en juillet 1933 et procéda à l'automne à la publication de *My Battle*. Une édition intégrale pirate fut publiée en 1938 par un éditeur de Harrisburg, Stackpole Sons. Cela incita la maison d'édition new-yorkaise Reynal & Hitchcock à publier elle aussi une version intégrale, mais cette fois sous licence. Le gouvernement américain opéra, pendant la guerre, la saisie des droits d'auteur sur la base de l'*Enemy Act* de 1917. Houghton Mifflin acquit à nouveau les droits de *Mein Kampf* en 1979 et le distribue depuis lors. En Grande-Bretagne, c'est l'éditeur londonien Hurst & Blackett qui fit l'achat des droits pour *My Struggle*, publié en octobre 1933. En 1939, il fit paraître, en collaboration avec Hutchinson, une version intégrale, mais sans autorisation d'Eher Verlag. Depuis 1969, c'est Hutchinson qui commercialise l'ouvrage (PLÖCKINGER, *Geschichte*, 461-512 ; BARNES/BARNES, *Kampf* ; BAUMGARTEN, *Translation*, 48-65).

7. Voir sur le sujet VITKINE, *Kampf*, 252-307 ; KELLERHOFF, *Kampf*, 313-314.

8. PLÖCKINGER, « Rezeption » ; KELLERHOFF, *Kampf*, 261-287.

9. KELLERHOFF, *Kampf*, 289-290 ; LAGODINSKY, « Gericht ».

10. ZIMMERMANN/HEILBRONNER, זמברמן.

11. Voir les éditions critiques italienne en 2016 (HITLER, *Battaglia*) et polonaise en 2021 (HITLER, *Walka*).

12. WIRSCHING, « Édition », 110-111.

13. → p. XXIX *sqq.* dans cette introduction.

dement son contenu et se trouver mieux armé pour mesurer ses enjeux et déjouer ses pièges. Pour schématiser, l'édition critique française comprend trois composantes, d'une longueur à peu près similaire : le texte de Hitler dans une nouvelle traduction, l'appareil critique adapté de l'édition allemande, et l'ensemble des introductions.

Dans l'un et l'autre cas, en Allemagne comme en France, le projet d'une édition critique a reposé sur un constat qu'il n'est pas possible de contester : *Mein Kampf* constitue l'une des sources les plus fondamentales de l'histoire du xx^e siècle. Et c'est pour cette raison même qu'il convient d'en proposer, à destination d'un public assez large, une publication scientifique conforme aux usages de l'érudition. Il faut dire ici les choses clairement. Établir l'édition critique d'une telle source ne revient pas à céder à un quelconque fétichisme par lequel la moindre production du dictateur nazi mériterait d'être disséquée, commentée, diffusée. On découvrira peut-être un jour le livret de l'opéra que, lors de son séjour à Vienne, le jeune Hitler s'imagina durant quelques semaines composer, sans disposer des connaissances musicales requises mais pleinement confiant dans son « inspiration géniale », selon les termes de son ami August Kubizek¹⁴. Une telle découverte ne justifierait rien d'autre qu'une publication confidentielle dans une revue spécialisée.

Non, si l'intérêt pour *Mein Kampf* est pleinement légitime, c'est parce que ce livre constitue, pour reprendre les mots d'Ian Kershaw, « l'exposé le plus clair et le plus ample [que Hitler] eût jamais présenté de ses vues » ; le leader nazi, poursuit l'historien anglais, devait ensuite ne procéder qu'« à des ajustements tactiques, sans jamais modifier fondamentalement » sa « vision du monde¹⁵ ». Un autre biographe de Hitler, Joachim Fest, a développé une idée similaire. Selon lui, *Mein Kampf* dresse « un portrait fidèle de son auteur dont le souci constant de ne pas être percé à jour trahit, par là même, sa véritable personnalité¹⁶ ». Hitler ne concevait d'ailleurs pas les choses autrement. L'ambition de tout dire transparait dans le caractère démesuré de ce livre en deux volumes. Sa sincérité, pour ce qui concerne les buts politiques qu'il poursuit et les voies qu'il envisage pour y arriver, n'est pas douteuse. Certes il lui arrive de revendiquer le recours au mensonge pour parvenir à ses fins¹⁷. Mais le fait même qu'il le fasse de manière si ostensible montre qu'il n'entendait rien cacher de ses conceptions politiques à son lecteur. Enfin, l'auteur insiste sur le caractère définitif, « granitique¹⁸ », de ses convictions idéologiques, allant même jusqu'à assurer qu'un des pires péchés qu'un politicien pût commettre était de changer d'avis¹⁹. Simplement, comme il souhaitait dissimuler une péripétie personnelle – le caractère tardif de son engagement politique, en 1919 –, Hitler veille à faire accroire qu'il aurait élaboré sa vision du monde précocement, dès ses séjours à Vienne et Munich avant guerre²⁰.

Mais il y a plus. Le national-socialisme était une idéologie qui ne s'embarassait guère de théorie. Pour ses partisans, rien ne surpassait l'« action ». C'est ce que l'historien Michael Wildt a

bien pointé en définissant la vision nazie du monde comme non pas « tant un contenu politique spécifique qu'une certaine structure de la pensée politique », au centre de laquelle se trouvait le principe du succès²¹. Il convient par ailleurs de ne pas oublier que ses protagonistes ont tout fait, après coup, pour minimiser la radicalité et l'inhumanité de leurs intentions. Dans cette perspective, la publication critique de *Mein Kampf* ne vise pas seulement à mieux saisir la biographie de Hitler, la dynamique propre du NSDAP ou le contenu de l'idéologie nazie. Sa nécessité, d'une manière beaucoup plus globale, tient à ceci que ce livre est seul à même de donner la mesure du projet nazi dans son ensemble. C'est ce qu'avait bien vu l'historien Eberhard Jäckel, il y a presque un demi-siècle : « Rarement, ou peut-être même jamais dans l'histoire, un dirigeant, avant d'arriver au pouvoir, n'a couché par écrit, comme l'a fait précisément Adolf Hitler, ce qu'il ferait par la suite. C'est pour cette seule raison que cette esquisse mérite l'attention. S'il en était autrement, les premières notes, les premiers discours et les premiers livres écrits par Hitler auraient un intérêt tout au plus biographique. Seule leur réalisation les élève au rang de source historique²². »

Un dernier aspect rend nécessaire une publication critique. *Mein Kampf*, on vient de le voir, est une source importante pour l'histoire d'un des acteurs majeurs du xx^e siècle, une description fidèle de l'idéologie et du projet nazis, et un document fondamental pour comprendre la manière dont, en les faisant passer au stade de la réalisation, Hitler et ses comparses ont gouverné – mettant l'Europe à feu et à sang et changeant jusqu'à l'idée que nous pouvons nous faire de notre humanité quand celle-ci fait le mal. Mais, à la différence du « deuxième livre » de Hitler, resté inédit du vivant du dictateur²³, ces deux volumes ont également connu une diffusion massive en Allemagne au cours de la période même où les faits étaient perpétrés. Jusqu'en 1945, presque 12,5 millions d'exemplaires ont été imprimés, vendus, distribués ; au moins 1 122 éditions se sont succédé²⁴. À titre de comparaison, le Reich allemand, y compris donc les Sudètes et l'ancienne Autriche, comptait en 1939 près de 80 millions d'habitants²⁵. Force est ainsi de constater que la présence de *Mein Kampf* dans l'Allemagne d'alors était extrêmement massive. De surcroît, l'ouvrage était abondamment cité par une propagande – presse, radio, cinéma, affiches – dont on sait quelle fut la puissance entre 1933 et 1945²⁶. En d'autres termes, quand bien même un Allemand aurait réussi à se préserver de la lecture de *Mein Kampf*, il lui était strictement impossible, du fait du matraquage dont l'ouvrage a fait l'objet, de ne pas en connaître le contenu. Même s'il est difficile d'évaluer l'effet de cette lecture ou de cet endoctrinement sur chacun, il n'en reste pas moins que les Allemands ont, sous le « III^e Reich », coexisté avec *Mein Kampf* plus d'une douzaine d'années.

Lire *Mein Kampf* en 1925 ou presque cent ans plus tard n'est pas la même expérience. En un siècle, l'histoire a évolué tellement vite et elle a été si mouvementée que nombre d'événements

14. → II/6, introduction, p. 519.

15. KERSHAW, *Hitler 1*, respectivement 356 et 355.

16. FEST, *Hitler 1*, 244-245.

17. Il écrit par exemple : « La mission de la propagande n'est pas [d']étudier objectivement la vérité lorsqu'elle est favorable aux autres » (→ I/6, p. 210).

18. → I/2, p. 42 et I/4, p. 177.

19. → I/3, p. 95-96.

20. → I/2, p. 41 et I/3, p. 139-140.

21. WILDT, *Generation*, 854.

22. JÄCKEL, *Weltanschauung*, 7.

23. WEINBERG, *Second book*.

24. Les dernières éditions documentées datent de l'automne 1944 : elles portent les numéros 1027 à 1031. Parmi ces différentes éditions figuraient des éditions limitées, demi-cuir et commémoratives (PLÖCKINGER, *Geschichte*, 167-196).

25. SAUVY/LEDERMANN, « Guerre », p. 476.

26. → Par exemple I/2, note 184. PLÖCKINGER, *Geschichte* ; KALLIS, *Propaganda* ; WELCH, *Reich*.

d'alors nous apparaissent comme de l'histoire ancienne. Le lecteur de l'époque partageait avec Hitler un socle de connaissances, d'expériences, de représentations, d'inquiétudes qui nous sont devenues par la force des choses totalement étrangères. La présente édition vise ainsi à apporter les éléments contextuels nécessaires à la compréhension du texte. Il s'est agi là d'une opération particulièrement ardue parce que l'auteur a très souvent tiré de l'actualité le prétexte d'un développement, d'une idée ou d'un sous-entendu, et que l'actualité qui l'intéressait – les soubresauts de la mouvance *völkisch* ou les luttes intestines du NSDAP – était parfois microscopique. Un important travail de contextualisation a ainsi été effectué par l'équipe allemande, complété au besoin du côté français.

Cette contextualisation n'a rien d'inhabituel dans une édition critique. Ce qui l'est plus, c'est le sens qu'il convient de donner ici à cette dernière épithète. Du fait de l'ignominie de l'idéologie nazie et eu égard à ses funestes conséquences, il n'est pas possible, dans le cas présent, d'observer la neutralité qui serait de bon aloi concernant d'autres auteurs. Ainsi la présente édition est-elle « critique » également en ceci qu'elle ne cesse de prendre position, de dénoncer les mensonges, de rétablir les faits, de souligner l'inanité ou la barbarie de tel ou tel énoncé. D'une certaine manière, la postérité même de ce livre a rendu la tâche plus facile : rappeler ce à quoi l'idéologie hitlérienne a mené contribue, si besoin était, à montrer la nocivité intrinsèque de celle-ci. C'est là une autre singularité de la présente édition : habituellement, les éditeurs se contentent de reconstituer le passé et le présent du texte ; ici, pour la raison même que *Mein Kampf* avait une visée programmatique et que son auteur se trouva pendant douze ans en capacité de mettre en œuvre ce qu'il avait conçu, une partie importante du travail, dans l'appareil de notes comme dans les introductions, a consisté à établir le futur du texte – à rappeler donc ce qu'a été notre passé.

[...]

Le Parti des ouvriers allemands

Introduction

Le récit par l'auteur de sa mue en homme politique n'est pas un récit, c'est un feuilleton : en voici un nouvel épisode. Rappel des précédents. Hitler a assuré d'abord que c'est à la fin de la guerre qu'il avait décidé de se consacrer à la politique¹. Il a ensuite situé le « début de [son] activité politique » durant la période, au printemps suivant, où il avait fait office d'« officier instructeur » et incidemment découvert ou redécouvert ses talents d'orateur². Il lui faut ensuite relater son adhésion à un parti. C'est ce minuscule événement qui constitue l'unique objet de ce court chapitre – moins d'une dizaine de pages dans l'édition originale, et sans digression aucune. La narration se fait au ralenti, comme par un effet cinématographique.

★

Conçu en même temps que le précédent, comme on l'a déjà dit³, ce neuvième chapitre s'ouvre sur un ordre, celui, prétend Hitler, qui lui aurait été donné par l'armée de se rendre à la réunion d'un nouveau parti, à peu près inconnu : le Parti des ouvriers allemands, le DAP. Le théoricien *völkisch* Gottfried Feder devait s'y exprimer. Pour l'auteur, cette tâche de renseignement militaire ciblant la vie politique n'était pas illégitime. En novembre 1918, on avait d'abord accordé aux soldats tous les droits politiques, qu'ils ne s'étaient pas privés dès lors d'exercer ; puis on les leur avait retirés, prétendument à l'initiative du *Zentrum* et de la social-démocratie et avec la complicité coupable des partis « nationalistes ». Cette privation revenait, selon l'auteur, à brimer les aspirations politiques des hommes de troupe, naturellement nationalistes. La réunion du DAP se déroula dans une brasserie et n'aurait pas rassemblé plus de vingt-cinq personnes, de basse extraction. C'était un petit parti comme il s'en créait à l'époque beaucoup, qui périssaient le plus souvent rapidement. Hitler raconte s'être ennuyé pendant l'exposé de Feder, qu'il avait déjà entendu. Mais, au cours de la discussion qui suivit, il ne put s'empêcher de s'exprimer publiquement pour contrer un « professeur » – les guillemets dépréciatifs sont de l'auteur – qui plaidait pour la séparation de la Prusse et de la Bavière, à laquelle l'Autriche allemande pourrait ensuite se rattacher. Naturellement, il aurait par le verbe confondu son interlocuteur, qui se serait même enfui. Cet exploit aurait suscité la curiosité des auditeurs. Au moment du départ, un ouvrier offrit une brochure à Hitler, qui se serait alors réjoui à l'idée de pouvoir prendre connaissance de la doctrine de ce nouveau parti sans avoir à subir de nouvelles réunions [p. 253].

Suit un passage extravagant où l'auteur, décrivant son quotidien, raconte qu'il avait l'habitude de se lever aux aurores et de laisser tomber à dessein des miettes sur le plancher pour

observer le ballet des souris – lui aussi il avait eu faim... Le lendemain de la réunion, Hitler observa les souris puis se pencha sur la brochure qui lui avait été donnée la veille, *Mon éveil politique*. Il s'agissait du récit d'une conversion politique racontant le basculement du socialisme vers le nationalisme, dans lequel le soldat voyait se refléter sa propre évolution depuis une quinzaine d'années. Une semaine plus tard, il fut informé par carte postale qu'il avait été inscrit d'autorité au Parti des ouvriers et qu'il était invité à s'exprimer sur cette affiliation lors de la prochaine réunion. Aurait suivi une période d'hésitation : le procédé était inconvenant ; Hitler voulait fonder son propre parti et non en rejoindre un déjà constitué, etc. Poussé par la curiosité, il décida de se rendre à cette réunion, dans une autre brasserie, miteuse. L'ouvrier auteur de *Mon éveil politique*, avec trois autres camarades, lui fit bon accueil. On dut attendre les responsables du parti : un M. Harrer, qui se prévalait pompeusement d'être en charge du niveau national à une période où le parti se limitait pourtant à Munich, et Anton Drexler, responsable pour la capitale bavaroise. Description ensuite du déroulement – « effroyable » – de la réunion : quitus du procès-verbal, rapport financier, examen des correspondances reçues, prise de connaissance des nouveaux membres. En posant quelques questions, Hitler put mesurer l'amateurisme du parti, mais il sut également déceler, derrière, une sincérité touchante, une envie et quelques principes de base avec lesquels il était d'accord [p. 255].

L'auteur met alors en scène les débats intérieurs qui l'auraient agité sur ce qu'il convenait de faire : demeurer dans le parti ou en partir ? Il décrit la décision à prendre comme « sans doute la plus difficile de [sa] vie ». Pourquoi ? Parce que ce choix d'entrer ou non en politique devait être sans retour. On ne s'étonnera donc pas que Hitler en appelle une nouvelle fois au destin – ce destin qui avait bien voulu mettre sur sa route à ce moment-là ce parti minuscule, lequel, à l'inverse des grandes formations, pouvait être modelé suivant ses souhaits. À le suivre, il avait pesé le pour et le contre : après tout, il était pauvre ; il n'était en outre pas éduqué. En deux jours, il s'était décidé : il adhéra au Parti des ouvriers allemands et en serait devenu le membre n° 7.

★

Sept : le chiffre du destin, celui de la chance. Une preuve donc, s'il en était seulement besoin, du caractère extraordinaire du protagoniste. Et du caractère fictionnel du récit. Car, une carte d'adhérent, Hitler en reçut bien une, mais elle portait le numéro 555. Cela correspondait à la 55^e carte émise par le petit parti, puisque, pour des raisons de propagande, le décompte des adhérents commençait à 500. Avant de se fixer sur la version présentée ici (mais qui avait circulé avant même la publication de *Mein Kampf*), le leader nazi avait varié. En juillet 1921, il expliqua par

1. ← 1/7, p. 235.

2. ← 1/8, p. 247-248.

3. ← 1/8, introduction, p. 237.

exemple avoir été le 13^e membre du parti – l'on retrouve ici le même usage de la symbolique des nombres⁴. Il fallait bien ça pour justifier un engagement aussi tardif en politique, presque un an après la fin de la guerre et la révolution.

Ce détail montre assez les aménagements fictionnels importants auxquels Hitler se livre ici. Contrairement à ce qu'il affirme à la première ligne, on ne lui avait pas donné l'ordre de se rendre à cette réunion, c'est lui-même qui voulait absolument y assister⁵. Mais, comme parfois, l'auteur n'est pas capable de s'en tenir à sa version, affirmant dès la page suivante que c'était bien lui qui avait décidé d'aller à ce rassemblement⁶. Dans la mesure où son but est de minimiser l'importance du Parti des ouvriers allemands, pour ménager un plus grand contraste avec le NSDAP qui en était sorti grâce à son action, Hitler ment sur d'autres détails. La première réunion à laquelle il assista avait rassemblé quarante et une personnes, deux fois plus qu'il ne le dit⁷. De la même manière, il réduit l'encaisse du parti à presque rien⁸. Il indique enfin que l'organisation en était encore restée à la plume d'oie ou peu s'en faut, ce qui est inexact⁹.

Les réaménagements ne portent pas seulement sur l'organisation que l'auteur allait rejoindre, mais aussi sur celui qui allait les rejoindre – et qui n'était pas n'importe qui. Il met ainsi en scène la joute oratoire dans laquelle il se serait lancé victorieusement, à peine arrivé : elle eut bien lieu, mais un mois plus tard¹⁰. Il fait croire à son lecteur qu'il dispensait alors des « conférences » – dont les sources ne gardent aucune trace – au sein entre autres du 41^e régiment de fusiliers – qu'il n'avait en réalité commencé à fréquenter qu'un mois plus tard¹¹. Le mémorialiste explique par ailleurs qu'il avait – signe de son importance – été expressément invité à la deuxième réunion du Parti des ouvriers allemands : on peut en douter, aucun document en l'état ne l'attestant¹². La dernière des affabulations est peut-être la plus importante : Hitler, en racontant sa conversion à la politique, donne l'impression d'avoir, seul face à son destin, opéré un choix décisif et transgressif. Or tel n'est pas le cas. C'est collectivement en effet que les membres de son milieu militaire ont décidé d'adhérer au DAP : pas moins de huit soldats de l'entourage de Hitler choisirent de rallier le petit parti, sans en faire secret¹³. Cette précision atténuée pour le moins l'originalité présumée de ce geste présenté comme hautement symbolique.

La maladresse stylistique n'est cependant jamais plus grande que lorsque l'auteur ressent la nécessité de réintroduire le thème de sa propre pauvreté. Y revenir était nécessaire, d'un point de vue narratologique, pour pouvoir magnifier à la fin du chapitre le contraste existant entre sa condition réelle – un homme pauvre et sans éducation – et l'importance de la mission qu'il se proposait d'assumer¹⁴. On comprend bien l'intention. Mais pourquoi inventer une scène aussi ridicule, celle du ballet des souris affamées¹⁵ ? « J'avais déjà connu, précise l'auteur, tant de misère dans ma vie

que je ne pouvais que trop bien imaginer la faim, et donc le plaisir, de ces petites créatures. » Cette phrase sonne pour le moins étrangement dans la bouche de Hitler – ce dictateur sanguinaire que la brutalité de ses conceptions politiques et guerrières allait conduire, entre autres, à affamer le continent européen. Elle est cependant cohérente avec l'image qu'il construirait dans les années suivantes par le biais de la propagande, en particulier photographique : celle d'un homme dur vis-à-vis des ennemis mais doux vis-à-vis des faibles – ou du moins de certains parmi les faibles : les chiens, et les enfants et les blessés, pour peu qu'ils fussent aryens.

4. LONGERICH, *Hitler*, 76-77, 998 ; HARTMANN *et al.*, *Kampf*, 598.

5. → I/9, note 1.

6. → I/9, p. 252.

7. → I/9, note 14.

8. → I/9, note 29.

9. → I/9, note 30.

10. → I/9, note 18.

11. → I/9, note 21.

12. → I/9, note 23.

13. PLÖCKINGER, *Soldaten*, 147-150.

14. → I/9, p. 256.

15. → I/9, p. 253.

Le Parti des ouvriers allemands

Un jour, je reçus du service dont je dépendais l'ordre¹ d'aller voir ce qu'il en était d'une association apparemment politique qui, sous le nom de « Parti des ouvriers allemands », comptait tenir dans les jours suivants un rassemblement et au cours duquel Gottfried Feder² était censé lui aussi prendre la parole ; je devais m'y rendre et observer cette organisation, et faire ensuite un rapport.

La curiosité dont l'armée faisait preuve en ce temps-là à l'égard des partis politiques était plus que compréhensible³. La révolution avait accordé au soldat le droit d'avoir une activité politique⁴ et c'étaient maintenant les moins expérimentés qui en usaient le plus largement. C'est seulement à l'instant où le *Zentrum* et la social-démocratie durent constater, à leur grand regret, que les sympathies du soldat commençaient à se détourner des partis révolutionnaires pour se tourner vers le mouvement national et le relèvement que l'on trouva opportun de retirer de nouveau le droit de vote à la troupe et de lui interdire toute activité politique⁵.

Que le *Zentrum* et le marxisme⁶ aient eu recours à cette mesure était évident, car si l'on n'avait pas entrepris cette amputation des « droits civiques⁷ » (comme on appelait, avant [*sic*] la révolution, l'égalité des droits politiques pour le soldat), il n'y aurait pas eu de révolution [*sic*] quelques années plus tard⁸, mais, du même coup, pas non plus de nouvelle honte et de déshonneur national. La troupe était à l'époque en bonne voie de débarrasser la nation des sangsues et des sbires de l'Entente à l'intérieur du pays⁹. Mais le fait que les partis dits « nationaux » aient approuvé avec enthousiasme cette révision des conceptions défendues jusque-là par les criminels de novembre et, par là, contribué à rendre inoffensif l'instrument d'un relèvement national montra une fois de plus où peuvent mener les conceptions toujours purement doctrinaires de ces naïfs parmi les naïfs. Cette bourgeoisie, qui souffre réellement de sénilité mentale, estimait le plus sérieusement du monde que l'armée allait désormais redevenir ce qu'elle avait été, à savoir un refuge pour la vaillance allemande, tandis que le *Zentrum* et le marxisme ne songeaient qu'à lui briser ses dangereux

soldats par une ordonnance de novembre 1918. Pour la Bavière, royaume qui disposait de son propre Parlement au sein du Reich, des dispositions analogues furent prises le mois suivant. □ HARTMANN *et al.*, *Kampf*, 582.

5. Deux lois votées par le *Reichstag* respectivement en avril 1920 et mars 1921 retirèrent aux soldats le droit de vote puis celui d'exercer une activité politique. Les motivations de celles-ci étaient toutefois rigoureusement inverses à celles supputées par Hitler : il s'agissait de « dépolitiser » la *Reichswehr* et d'inculquer aux troupes un fort esprit nationaliste et antibolchevique. Ces lois furent d'ailleurs réclamées par le commandement militaire et adoptées en dépit de la résistance du Parti social-démocrate. □ CARSTEN, *Reichswehr*, 157-168 ; MASSON, *Armée*, 16-17.

6. Le « marxisme » désigne ici la social-démocratie. Sur cette assimilation habituelle chez Hitler → II/1, note 36 et II/15, note 78.

7. Hitler reprend de façon ironique les termes de la Constitution allemande du 11 août 1919, dont l'article 109 garantissait à tous les citoyens « les mêmes droits et devoirs civiques ».

8. La phrase en l'état n'a aucun sens : les limitations imposées en 1920 et 1921 à la participation des soldats à la vie politique ne pouvaient évidemment pas influencer sur la révolution intervenue deux ans plus tôt. Ce qu'il faut comprendre, c'est qu'en parlant de « révolution », Hitler évoque en réalité la république de Weimar qui en a découlé. Il fallut attendre cinq ans pour que les personnes en charge des rééditions s'aperçoivent de ce non-sens et substituent, en 1930, « révolution » par « État de novembre ». La seconde incohérence chronologique, selon laquelle on aurait parlé de « droits civiques » avant la révolution, et non après comme ce fut le cas, avait, elle, été corrigée beaucoup plus rapidement, dès la deuxième édition de 1926. □ HARTMANN *et al.*, *Kampf*, 583.

9. Hitler fait ici l'éloge des Corps francs, ces groupes paramilitaires souvent formés à l'initiative d'anciens officiers (→ II/9, note 35), dont la plupart participèrent à la répression par la République des insurrections de 1918. Une fois ces groupes dissous, certains continuèrent dans l'action terroriste, en assassinant les hommes politiques qu'ils associaient à la République honnie et au traité de Versailles. L'Organisation Consul (→ II/9, note 143) fut ainsi responsable de l'assassinat en août 1921 de l'ancien ministre des Finances Matthias Erzberger (1875-1921), qui avait signé l'armistice de 1918, et en juin 1922 du ministre des Affaires étrangères Walther Rathenau (1867-1922). □ WINKLER, *Chemin*, 330, 355, 359.

1. En réalité, ce n'est pas sur ordre ni dans le cadre d'une mission de renseignement que, le 12 septembre 1919, Hitler assista pour la première fois à une assemblée du Parti des ouvriers allemands. Il chercha au contraire lui-même à entraîner ses camarades à ce rassemblement, d'après le témoignage, certes tardif, de Rudolf Schüßler, qui l'y accompagna. Sa visite en compagnie de sept autres soldats avait été annoncée par son supérieur, le capitaine Karl Mayr (1883-1945), dont l'objectif était de procurer à ce parti de nouveaux sympathisants. □ LONGERICH, *Hitler*, 78 ; PLÖCKINGER, *Soldaten*, 144-151.

2. Comme on l'a vu dans le chapitre précédent, Gottfried Feder était déjà intervenu dans le cycle de formation qu'avait suivi Hitler à l'été 1919 (← I/8, p. 243). Lors de la réunion évoquée par

Hitler, Feder fit un exposé intitulé « Comment et par quels moyens écarter le capitalisme ». □ WEBER, *Becoming Hitler*, 86-87, 112-113.

3. L'intérêt de l'armée pour les partis dépassait de beaucoup la simple « curiosité ». Avant la levée de la loi martiale en décembre 1919, tous les rassemblements en Bavière nécessitaient l'accord des autorités militaires de Munich. Le Parti social-démocrate indépendant et le Parti communiste, qui avaient appuyé la révolte spartakiste de Berlin en janvier 1919, étaient particulièrement surveillés. □ PLÖCKINGER, *Soldaten*, 146.

4. Le droit de vote mais aussi celui de participer à des rassemblements politiques ou d'adhérer à un parti avaient été accordés aux

crocs venimeux nationaux, sans lesquels, pourtant, une armée demeure éternellement une « police », incapable de devenir une « troupe » combattant l'ennemi extérieur; chose qui s'est de fait suffisamment vérifiée par la suite.

À moins que nos « hommes politiques nationaux » n'aient cru que l'évolution de l'armée ait pu être autre chose que nationale? Voilà qui aurait vraiment sacrément ressemblé à ces messieurs. Voilà ce qui arrive lorsque, en temps de guerre, au lieu d'être soldat, on est causeur, c'est-à-dire parlementaire¹⁰, et que l'on n'a désormais aucune idée de ce qui peut se passer dans la poitrine d'hommes auxquels le passé le plus grandiose rappelle qu'ils ont été jadis les premiers soldats du monde¹¹.

Je décidai¹² donc de me rendre au rassemblement déjà mentionné de ce parti qui, jusqu'ici, m'était encore totalement inconnu.

Lorsque j'arrivai le soir dans la « Salle des vétérans du régiment du roi », devenue pour nous historique par la suite, de l'ancienne brasserie *Stemecker*¹³, à Munich, j'y trouvai entre vingt et vingt-cinq personnes, issues pour l'essentiel des catégories inférieures de la vie¹⁴.

Je connaissais déjà la conférence de Feder pour l'avoir entendue pendant ses cours, si bien que je pus me consacrer plutôt à l'observation de l'association elle-même.

L'impression produite sur moi ne fut ni bonne ni mauvaise; une création récente, comme tant d'autres. C'était alors précisément l'époque où chacun se sentait appelé à fonder un nouveau parti dès qu'il n'était pas satisfait du cours des choses jusqu'alors et n'avait plus aucune confiance dans les partis existants. Ainsi ces associations poussaient-elles désormais partout comme des champignons pour disparaître de nouveau un peu plus tard, sans tambour ni trompette¹⁵. Les fondateurs n'avaient le plus souvent aucune idée de ce que veut dire transformer une association en un parti, voire en un mouvement. Ainsi ces créations étouffaient-elles presque toujours dans leur ridicule esprit petit-bourgeois.

Mon jugement sur le « Parti des ouvriers allemands » ne changea pas après avoir écouté pendant environ deux heures. Je fus heureux lorsque Feder conclut enfin. J'en avais assez vu et je m'apprêtais déjà à partir lorsque la libre discussion annoncée m'incita tout de même à rester. Seulement, ici encore, tout semblait suivre un cours insignifiant, jusqu'à ce qu'un « professeur¹⁶ » prît soudain la parole pour remettre d'abord en cause la justesse des raisons avancées par Feder, puis, après une très bonne réponse de celui-ci, se plaçât subitement sur le terrain des « faits », non sans recommander cependant le plus instamment au jeune parti d'intégrer à son programme, comme un point particulièrement important, la lutte pour la « séparation » de la Bavière d'avec la « Prusse ». Cet homme avait le front de soutenir que, dans ce cas, l'Autriche allemande en particulier se rattacherait aussitôt à la Bavière, que la paix serait alors beaucoup plus facile à obtenir, et autres inepties du même genre¹⁷. Je ne pus donc alors m'empêcher de réclamer moi aussi la parole et de donner à cet homme savant mon point de vue sur la

10. La dénonciation du parlementaire « bavard » faisait partie du répertoire habituel de l'anti-parlementarisme de la droite radicale (← I/5, note 50).

11. L'idée suivant laquelle les soldats auraient été fondamentalement nationalistes et anti-républicains est contestable et la réalité plus complexe. Presque un tiers des soldats de son régiment s'enrôlèrent ainsi dans l'« Armée rouge » bavaroise durant la république des Conseils. Le NSDAP rencontra à l'inverse fort peu de succès, du moins auprès des hommes de troupe : la froideur avec laquelle Hitler fut reçu en 1922 lors d'une réunion d'anciens du régiment le dissuada de renouveler l'expérience (← I/8, note 47). □ WEBER, *Guerre*, 317-322.

12. Hitler se contredit d'une page à l'autre sur ce point : il a plus haut prétendu avoir agi sur ordre en se rendant à cette réunion.

13. Le nom de salle où se tenait la réunion, la *Leiberzimmer*, renvoie au régiment chargé de la protection rapprochée du roi de Bavière, le *Leibregiment*. Signe de l'importance symbolique qu'il accordait à ce lieu, Hitler fit installer dans la brasserie en 1933 un musée du parti. □ HAGEN, « Places ».

14. En réalité, la réunion avait rassemblé quarante et un participants, au profil social plus varié que ne l'indique Hitler : des ouvriers, certes, mais aussi des soldats, des commerçants, quatre étudiants, un médecin et un ingénieur. □ PLÖCKINGER, *Soldaten*, 147-150.

15. De fait, l'année 1919 vit la fondation de nombreux groupements *völkisch* et de droite radicale : on en comptait alors une centaine, dont la plupart demeurèrent à l'état de groupuscule. À Munich même, outre le Parti des ouvriers allemands, de nombreuses organisations s'activaient, au premier rang desquelles

la Société Thulé, l'Alliance allemande-*völkisch* de protection et de défense ou le Parti socialiste allemand. □ GEYER, *Welt*, 88, 107, 281-282.

16. Le mépris vis-à-vis du « professeur » illustre l'anti-intellectualisme de Hitler et plus généralement du mouvement *völkisch* (← I/6, note 16).

17. La question du séparatisme avait été plusieurs fois sous les feux de l'actualité depuis la fin de la guerre (→ II/10, note 30).

18. L'orateur en question était Adalbert Baumann (1870-1943), candidat malheureux au Parlement bavarois au début de 1919. Il participa à plusieurs réunions du Parti des

question, avec comme résultat que monsieur le précédent orateur quitta la salle la queue basse¹⁸ avant même que j'en aie terminé. Pendant que je parlais, on m'avait écouté avec des visages étonnés et c'est seulement lorsque je m'apprêtais à souhaiter une bonne nuit à l'assemblée et à m'en aller qu'un homme s'élança derrière moi, se présenta (je n'avais pas bien compris son nom¹⁹) et me glissa dans la main un petit cahier, visiblement une brochure politique, en me priant instamment de la lire.

Cela me fut très agréable, car je pouvais désormais espérer découvrir cette ennuyeuse association d'une manière plus simple, sans avoir à fréquenter à nouveau d'aussi intéressants rassemblements. Par ailleurs, celui qui était visiblement un ouvrier m'avait fait bonne impression. Là-dessus, je partis.

J'habitais encore à l'époque la caserne du 2^e régiment d'infanterie, dans une petite chambrée qui portait encore très distinctement les traces de la révolution²⁰. Le jour, j'étais sorti, le plus souvent auprès du 41^e régiment de fusiliers, ou alors dans des rassemblements, en conférence auprès d'une autre unité quelconque de la troupe, etc.²¹ Je ne reprenais mes quartiers que la nuit, pour dormir. Comme j'avais coutume de me lever chaque matin dès avant cinq heures, j'avais pris l'habitude, par amusement, de laisser par terre quelques restes ou croûtes de pain rassis à l'intention des souris qui s'amusaient dans la chambrée et je regardais ces drôles de petits animaux se courir après pour ces quelques friandises. J'avais déjà connu tant de misère dans ma vie que je ne pouvais que trop bien imaginer la faim, et donc le plaisir, de ces petites créatures²².

Le matin qui suivit ce rassemblement aussi, j'étais réveillé vers cinq heures et j'observais depuis ma couchette le manège et l'agitation des souris. Comme je ne pouvais plus me rendormir, je me rappelai soudain la soirée précédente et le cahier que m'avait remis l'ouvrier me revint à l'esprit. Je me mis donc à lire. C'était une petite brochure, dans laquelle l'auteur, ce même ouvrier, racontait comment il était sorti de la confuse phraséologie marxiste et syndicaliste pour retrouver la pensée nationale ; d'où le titre, *Mon éveil politique*²³. Une fois que j'eus commencé, je lus ce petit texte avec intérêt, de bout en bout ; il reflétait en effet un processus analogue à celui que j'avais vécu moi-même douze années auparavant. Instinctivement j'y vis mon propre parcours se dérouler à nouveau sous mes yeux. Au cours de la journée, je réfléchis donc encore à plusieurs reprises à cette affaire et je m'apprêtais enfin à la laisser de côté lorsque, moins d'une semaine plus tard, je reçus à mon grand étonnement une carte postale m'informant que j'étais admis au Parti des ouvriers allemands ; on me demandait de m'exprimer là-dessus et de venir à cette fin le mercredi suivant à une réunion de la commission du parti²⁴.

J'étais toutefois plus qu'étonné par cette manière de « gagner » des membres et je ne savais pas si je devais me fâcher ou en rire. Je n'avais en effet aucune intention d'entrer dans un parti déjà constitué mais voulais au contraire fonder le mien²⁵. Il n'était vraiment pas question pour moi de donner suite à cette exigence.

ouvriers allemands. Sa confrontation avec Hitler eut lieu en réalité un mois après la date évoquée ici, Hitler étant déjà membre du parti. Baumann a contesté à plusieurs reprises la manière dont Hitler a résumé sa prise de parole. □ LONGERICH, *Hitler*, 76 ; ULLRICH, *Hitler 1*, 113-114 ; HARTMANN et al., *Kampf*, 586.

19. Il s'agissait d'Anton Drexler, employé des chemins de fer de Munich et cofondateur du Parti des ouvriers allemands avec le journaliste Karl Harrer. Il remplaça ce dernier à la tête du parti en 1920, avant de céder la place à Hitler. Il fut écarté pour n'avoir pas participé au putsch de 1923 (← introduction, p. IV sqq.) et milita dans un autre parti *völkisch*, avant de revenir

au NSDAP en 1933, après l'accession de Hitler au pouvoir. □ WEBER, *Becoming Hitler*, 115-116 ; LONGERICH, *Hitler*, 77-78, 161.

20. Le 2^e régiment d'infanterie était logé dans les casernes d'*Oberwiesefeld*. Comme les autres, il avait connu de violentes altercations durant la république des Conseils sans qu'on puisse attester cependant qu'elles aient laissé les traces évoquées par Hitler. □ PLÖCKINGER, *Soldaten*, 37-55.

21. En réalité, Hitler n'était entré en contact avec le régiment de fusiliers que quelques semaines plus tard, fin octobre. On ne dispose d'aucune information sur d'éventuelles « conférences » au cours de cette période. □ PLÖCKINGER, *Soldaten*, 144, 160-162, 177.

22. Hitler aimait à faire croire, faussement, qu'il avait connu une profonde misère après le décès de sa mère (← I/2, note 14).

23. *Mein politisches Erwachen. Aus dem Tagebuch eines deutschen sozialistischen Arbeiter* [Mon éveil politique. Extrait du journal d'un travailleur socialiste allemand] était paru quelques semaines plus tôt, au cours de l'été. Drexler y racontait son évolution personnelle et politique, semblable par bien des aspects à celle de Hitler. Il semble que, dès 1925, ce dernier se soit montré critique vis-à-vis de Drexler et de son livre. □ DREXLER, *Erwachen* ; HARTMANN et al., *Kampf*, 588.

24. Ce deuxième contact intervient le 17 septembre 1919. Rien ne prouve que Hitler ait répondu ainsi à une invitation formelle : cette version a néanmoins été reprise par l'historiographie. □ TOLAND, *Hitler 1*, 119 ; KERSHAW, *Hitler 1*, 202-203.

25. On se souvient que l'auteur indique, dans le chapitre précédent, avoir réfléchi quelque temps plus tôt à créer son propre parti (← I/8, p. 242).

Je m'apprêtais déjà à faire parvenir ma réponse par écrit à ces messieurs lorsque la curiosité l'emporta et que je décidai de me présenter le jour dit pour exposer mes raisons de vive voix.

Le mercredi arriva. La brasserie dans laquelle devait avoir lieu la réunion en question était l'«*Altes Rosenbad*», sur la *Herrenstraße*²⁶; un établissement miteux qui semblait n'accueillir un client égaré que tous les trente-six du mois. Rien d'étonnant, en 1919, car, même dans les restaurants plus grands, la carte était toujours très modeste et avait bien du mal à attirer la clientèle²⁷. Mais cet établissement-là m'était encore absolument inconnu.

Je traversai la salle mal éclairée où il n'y avait personne, cherchai la porte donnant sur l'arrière-salle et me trouvai ainsi face à la «séance». Dans la pénombre d'une lampe à gaz à demi démolie, quatre jeunes gens étaient assis autour d'une table, dont l'auteur de la petite brochure qui me salua aussitôt le plus joyeusement du monde et me souhaita la bienvenue en tant que nouveau membre du Parti des ouvriers allemands.

J'étais tout de même quelque peu stupéfait. Comme on m'informa que le véritable «président national²⁸» du mouvement allait arriver, je décidai d'attendre pour faire ma déclaration. Il finit par entrer. C'était lui qui avait dirigé le rassemblement de la brasserie *Sternecker* au cours de laquelle Feder avait donné sa conférence.

Entre-temps, j'étais redevenu curieux et j'attendais la suite des événements. J'appris alors au moins les noms de chacun de ces messieurs. Le président de «l'organisation nationale» était un certain M. Harrer, celui de Munich était Anton Drexler.

On fit alors la lecture du procès-verbal de la dernière réunion et on donna quitus au secrétaire. Puis vint le rapport financier (l'association était à la tête d'un patrimoine de 7 marks et 50 pfennigs au total²⁹), ce qui valut au trésorier l'assurance de la confiance de tous. Cela fut également inscrit au procès-verbal. Puis le premier président lut les réponses à une lettre envoyée de Kiel, une autre de Düsseldorf, une enfin de Berlin; tous les approuvèrent. On examina ensuite le courrier reçu : une lettre de Berlin, une de Düsseldorf et une de Kiel, dont l'arrivée sembla être accueillie avec une grande satisfaction. On déclara que cette correspondance croissante était le meilleur signe, bien visible, de l'importance grandissante du «Parti des ouvriers allemands». – Suivit une longue délibération sur les réponses à apporter à ces courriers.

Effroyable, effroyable. C'était bien la gloriole associative dans ce qu'elle a de plus agaçant. C'était donc à cette clique-là que je devais adhérer?

Ce fut ensuite le tour des nouvelles admissions, en d'autres termes : il fut question de ma capture.

Je commençai alors à poser des questions. Hormis quelques grandes phrases de principe, il n'y avait rien; pas de programme, pas un tract, strictement rien d'imprimé, pas de cartes d'adhérents, pas même un malheureux tampon : rien d'autre qu'une bonne volonté et une bonne foi évidentes³⁰.

L'envie d'en sourire m'était passée, car qu'était-ce que tout cela, sinon le signe typique du plus complet désarroi et de l'abattement absolu à l'égard de tous les partis antérieurs, leurs programmes, leurs intentions et leur activité? Ce qui réunissait ces quelques jeunes gens pour une activité en apparence aussi ridicule n'était pourtant que l'expression de leur voix intérieure qui, d'une manière sans doute plus

26. Il n'existait pas à Munich à l'époque d'auberge portant le nom d'*Altes Rosenbad*. Il s'agissait probablement du *Lilienbad*, au 48 de la *Herrnstraße* (et non *Herrenstraße*), qui fut jusqu'en novembre suivant le lieu habituel de rassemblement du Parti des ouvriers allemands. □ PLÖCKINGER, *Soldaten*, 147, note 42.

27. Le ravitaillement resta difficile à Munich après 1918. La pénurie était la conséquence du blocus maritime imposé à l'Allemagne jusqu'en juillet 1919 (← I/7, note 26), mais aussi de la chute de la production, de la hausse des prix et du marché noir. Jusqu'en 1921, des cartes d'alimentation permirent de se procurer les denrées de base, soumises à un strict rationnement, comme le pain, la matière grasse ou le lait. Divers partis, à l'extrême droite comme à l'extrême gauche, essayaient d'instrumentaliser politiquement la situation (→ I/10, note 106). □ GEYER, *Welt*, 169-170.

28. Il s'agissait de Karl Harrer, ancien journaliste sportif, membre de la Société Thulé et cofondateur du Parti des ouvriers allemands, avec qui Hitler ne tarda pas à entrer en rivalité (→ I/12, note 148). Il céda dès janvier 1920 sa responsabilité à Anton Drexler, puis à Hitler. Le parti, alors embryonnaire, n'existait pas en dehors de Munich, d'où les guillemets ironiques concernant son «président national». Le premier comité local hors de la capitale bavaroise fut fondé à Rosenheim en avril 1920. □ WEBER, *Becoming Hitler*, 117, 201-202; KERSHAW, *Hitler 1*, 225-226.

29. Cette affirmation est invérifiable. Hitler veut simplement souligner l'insignifiance du parti. En réalité, celui-ci pouvait déjà se permettre d'être «très prudent dans le choix de ses donateurs», suivant l'expression de Drexler dans une correspondance. Il entretenait déjà de solides contacts dans le mouvement *völkisch*

intuitive que consciente, leur faisait penser que tout ce à quoi s'occupaient les partis jusqu'à cette date n'était plus adapté à un relèvement de la nation allemande et à la guérison de ses dommages internes. Je lus rapidement les grands principes recopiés sur une feuille dactylographiée³¹ et décelai en eux une quête plus qu'un savoir. Beaucoup de choses y étaient floues ou peu claires, certaines manquaient, mais il n'y avait rien là qui n'eût pu passer pour le signe d'un effort vers la connaissance.

Ce que ressentait ces gens, je le connaissais moi aussi : c'était l'envie d'un nouveau mouvement qui devrait être plus qu'un parti, au sens que l'on avait donné jusqu'alors à ce mot.

Ce soir-là, en rentrant à la caserne, mon opinion sur cette association était déjà faite.

J'étais alors devant la question sans doute la plus grave de ma vie : devais-je adhérer ou devais-je refuser ?

La raison ne pouvait que me conseiller un refus, mais mon sentiment ne me laissait pas de répit, et plus je tentais de me représenter l'absurdité de toute cette clique, plus mon sentiment revenait plaider de nouveau en sa faveur³².

Au cours des jours suivants je fus agité.

Je me mis à tourner et retourner le problème dans ma tête. Avoir une activité politique, j'y étais décidé depuis très longtemps ; que je ne pourrais le faire qu'au sein d'un nouveau mouvement, c'était également clair pour moi, seule l'impulsion pour passer à l'acte m'avait toujours encore manqué jusqu'ici. Je ne fais pas partie de ces hommes qui commencent quelque chose aujourd'hui pour y mettre à nouveau un terme demain, si possible pour passer à une nouvelle cause. Cette conviction était justement l'une des principales raisons de ma grande difficulté à me décider en faveur d'une nouvelle fondation de ce genre. Je savais que ce serait pour moi une décision pour toujours et qu'il ne pourrait plus jamais y avoir ensuite de « retour ». Pour moi, il ne s'agissait pas alors d'un divertissement momentané, mais d'une affaire de la plus extrême gravité. Déjà à l'époque, j'avais une aversion instinctive à l'égard de ces gens qui commencent tout sans jamais rien mener à bien. Ces touche-à-tout, je les haïssais. Je tenais l'activité de ces gens-là pour pire que l'inaction.

Mais cette conception était l'une des raisons principales pour lesquelles je ne pouvais me décider aussi facilement que tant d'autres à fonder quelque chose qui devait devenir tout ou qu'il convenait, autrement, de ne pas faire.

Maintenant, le destin lui-même semblait me faire un signe. Je ne serais jamais entré dans l'un des grands partis existants et j'en exposerai les raisons plus précisément plus loin³³ ; c'est pourquoi cette petite création ridicule, avec sa poignée de membres, me semblait présenter un avantage, celui de ne pas encore être figée en une « organisation », mais d'offrir à l'individu la possibilité d'une réelle activité personnelle. Car tel était le bénéfice qui ne pouvait manquer de résulter de cette situation : on pouvait encore y travailler et, plus petit était le mouvement, plus il était possible de lui donner encore la forme adéquate. Ici, le contenu, le but et le chemin pouvaient encore être définis, ce qui était exclu d'emblée dans le cas des grands partis existants.

Plus longuement je tentais d'y réfléchir, plus grandissait en moi la conviction que l'on pourrait un jour préparer le relèvement de la nation

et avait réussi à rallier des personnalités comme Dietrich Eckart, publiciste et rédacteur à partir de 1921 du *Völkischer Beobachter*, ou Ernst Boepfle, le directeur des Éditions populaires allemandes fortement antisémites. □ LONGERICH, *Hitler*, 76-82.

30. Ici aussi, Hitler exagère à dessein l'ama-teurisme du nouveau parti : en réalité, Drexler s'occupait depuis l'été de l'impression à cinq cents exemplaires de cartes de membres, de statuts et de programmes.

31. Hitler fait sans doute référence à un document intitulé « Parti des ouvriers allemands. Principes », qui indiquait en introduction : « Le Parti des ouvriers allemands est un parti politique. En tant que tel, il s'assigne pour mission la meilleure utilisation possible, pour l'avantage de la collectivité, donc du peuple allemand, des moyens existants et des institutions mises en place par ce dernier (empire, État, commune, etc.). Le parti n'aspire à aucun objectif irréalisable, mais à un progrès sain et sûr dans tous les domaines. Il ne veut pas détruire, mais construire, il ne veut pas séparer, mais unir. Pas de critique sans une proposition simultanée d'amélioration. » Notons que ces premiers principes étaient plutôt modérés. Ils ne comportaient pas de jugements antisémites alors même que ceux-ci étaient déjà centraux dans l'idéologie du parti, comme le montrent les articles d'Anton Drexler et son discours du 3 mai 1919. □ HARTMANN *et al.*, *Kampf*, 592.

32. On retrouve ici l'opposition, classique dans les écrits *völkisch*, entre la raison et le sentiment (← 1/4, note 12).

33. Malgré son annonce, Hitler n'y reviendra pas en détail. Ses jugements sur les partis constitués demeurent, qui plus est, superficiels et polémiques.

justement à partir d'un petit mouvement de ce type, plus jamais à partir de partis politiques parlementaires bien trop attachés aux anciennes conceptions, quand ils ne tiraient pas profit du nouveau régime. Car ce qu'il fallait proclamer ici, c'était une nouvelle vision du monde et pas un nouveau mot d'ordre électoral.

Assurément une décision infiniment difficile que de vouloir faire de cette intention une réalité.

Quelles conditions préalables remplissais-je moi-même pour accomplir cette mission ?

Que je fusse pauvre et sans ressources me semblait encore le plus facilement supportable, mais ce qui était plus grave, c'était que je comptais au nombre des anonymes, l'un de ces millions que le hasard laisse vivre ou fait sortir de l'existence sans que même leur plus proche entourage daigne s'en apercevoir. À cela s'ajoutait la difficulté résultant de mon manque d'écoles³⁴.

La prétendue « intelligentsia » regarde de toute façon toujours avec un infini dédain toute personne qui n'est pas passée par les écoles obligées et n'a ainsi pas pu se faire injecter le savoir nécessaire. Il est vrai que la question n'est jamais : que peut la personne, mais qu'a-t-elle appris ? Pour ces « instruits », même la tête la plus creuse, pour peu qu'elle soit enveloppée d'un nombre suffisant de diplômes, vaut mieux que le garçon le plus éveillé s'il lui manque ces précieuses paperasses. Je pouvais donc facilement m'imaginer comment je serais reçu par ce monde « instruit » et, si je me suis trompé, c'est uniquement dans la mesure où à l'époque je croyais encore les gens meilleurs qu'ils ne le sont, hélas, dans l'austère réalité. Mais cela fait, comme partout, que les exceptions n'en brillent que plus fort. C'est ainsi que j'appris à distinguer toujours mieux les éternels « élèves » de ceux qui avaient de véritables capacités.

Après deux jours de douloureuses ruminations et réflexions, j'arrivai enfin à la conviction qu'il fallait franchir le pas³⁵.

Ce fut la résolution la plus décisive de toute ma vie. Il ne pouvait ni ne devait y avoir aucun retour possible.

Je m'inscrivis donc au Parti des ouvriers allemands et obtins une carte provisoire de membre portant le numéro : sept³⁶.

34. Sur le parcours scolaire de Hitler ← I/1, notes 22 et 34. S'efforçant une nouvelle fois, pour mieux marquer sa différence d'avec l'ancienne classe dirigeante, de se présenter en modeste autodidacte, Hitler se garde bien de mentionner que son cas, quoique rare, n'était pas unique : Friedrich Ebert, qui n'avait pas fait d'études, était ainsi devenu au mois de février 1919 le premier président du Reich. □ WINKLER, *Chemin*, 315.

35. L'adhésion au Parti des ouvriers allemands serait intervenue, à en croire Hitler, le 19 septembre 1919. En 1939 Drexler plaça cette adhésion « autour du 20 septembre 1919 ». D'autres datations ont été proposées dans l'historiographie, fondées sur différents témoignages. □ WEBER, *Becoming Hitler*, 124 ; KERSHAW, *Hitler 1*, 202-203.

36. En réalité, il s'agissait de la carte n° 555 (← introduction, p. 249).

Les membres de l'équipe scientifique

Équipe française :

Florent Brayard est historien, directeur de recherche au CNRS. Il est membre du Centre de Recherches Historiques (EHESS-CNRS), dont il a été le directeur entre 2013 et 2016 et où il est responsable de l'équipe « Histoire et historiographie de la Shoah ». Il a par ailleurs été *fellow* de différentes institutions, notamment l'Holocaust Memorial Museum, Yad Vashem, l'Institut historique allemand de Paris. Après avoir étudié le phénomène négationniste (*Comment l'idée vint à M. Rassinier, Naissance du révisionnisme*, Fayard, 1996), il consacre ses recherches à l'histoire de la politique nazie de persécution et d'extermination des Juifs. Il a en particulier publié *La « solution finale de la question juive ». La technique, le temps et les catégories de la décision* (Fayard, 2004) et *Auschwitz, enquête sur un complot nazi* (Seuil, 2012).

Andreas Wirsching est le directeur de l'*Institut für Zeitgeschichte* de Munich et le titulaire de la chaire d'histoire moderne à l'université Ludwig Maximilian de Munich. Ses travaux portent entre autres sur l'histoire du communisme, du fascisme et du national-socialisme entre 1918 à 1945. Il a notamment publié *Vom Weltkrieg zum Bürgerkrieg ? Politischer Extremismus in Deutschland und Frankreich 1918 – 1933/39* (De Gruyter Oldenbourg, 1999) et *Die Weimarer Republik. Politik und Gesellschaft* (Oldenbourg, 2000). Il a par ailleurs dirigé ou codirigé de nombreux volumes collectifs, en particulier depuis 2019 la série *The Persecution and Murder of the European Jews by Nazi Germany, 1933-1945* (De Gruyter Oldenbourg). Il vient, avec Hélène Miard-Delacroix, de faire paraître *Ennemis héréditaires ? Un dialogue franco-allemand* (Fayard, 2020).

Après des études littéraires et philosophiques et plusieurs années de journalisme, **Olivier Mannoni** s'est entièrement consacré en 1987 à son activité de traducteur. Depuis lors, il a publié plus de deux cents traductions. Outre des romans et des ouvrages de philosophie, il a en particulier traduit de nombreux essais historiques portant sur le nazisme, mais aussi d'importantes publications de sources relatives à la période, telles que les Journaux de Goebbels et Rosenberg, la correspondance privée de Himmler... Il a reçu en 2017 le prestigieux prix Eugen-Helmlé pour son œuvre de traducteur littéraire.

Anne-Sophie Anglaret est docteure en histoire et traductrice. Elle est spécialiste du régime de Vichy et a rédigé une thèse sur la Légion française des combattants, à paraître chez CNRS Éditions.

Ancien élève de l'École Normale Supérieure, agrégé d'allemand et docteur en études germaniques, **Olivier Baisez** est actuellement maître de conférences à l'université Paris 8-Vincennes Saint-Denis et membre de l'équipe de recherche « Les mondes allemands ». Son domaine de spécialité couvre l'histoire et l'histoire des idées dans le monde germanique aux XIX^e et XX^e siècles, particulièrement les études judéo-allemandes. Il a publié *Architectes de Sion. La conception par les sionistes allemands de la colonisation juive en Palestine (1896-1919)* (Hermann, 2015).

Diplômée de l'ESCP et de l'IEP Paris, **Dorothea Bohnekamp** est docteure en histoire contemporaine et habilitée à diriger des recherches. Maître de conférences à l'université Paris 3-Sorbonne nouvelle, ses travaux portent principalement sur les enjeux politiques et culturels de l'exil juif ainsi que sur les questions de mémoire collective contemporaine en Allemagne comme en France. Elle a récemment publié *De Weimar à Vichy. Les Juifs d'Allemagne en république, 1918-1940/44* (Fayard, 2015) et dirigé *Penser les identités juives dans l'espace germanique, XIX^e-XX^e siècles* (PUR, 2015).

David Gallo est ancien élève de l'École Normale Supérieure de Lyon, agrégé et docteur en histoire. Spécialiste de l'histoire de l'Allemagne contemporaine et du national-socialisme, il a consacré sa thèse de doctorat à « La politique de formation idéologique de la SS (1933-1945) ».

Christian Ingrao est directeur de recherche au CNRS. Il est spécialiste du nazisme et de la violence de guerre. Il a publié *Les chasseurs noirs. Essai sur la Brigade Dirlewanger* (Perrin 2006), *Croire et détruire. Les intellectuels dans la machine de guerre SS* (Fayard, 2010), *La promesse de l'Est. Espérance nazie et génocide 1939-1943* (Seuil, 2016), *Les urgences d'un historien. Entretien avec Philippe Petit* (Le Cerf, 2019).

Historienne de formation, ancienne documentaliste au Mémorial de la Shoah, **Johanna Linsler** travaille actuellement au sein du LabEx Tepsis, à l'EHESS. Ses recherches portent sur les spoliations antisémites nazies, en particulier des œuvres d'art, et sur les différentes politiques européennes de restitution des biens spoliés mises en œuvre après 1945.

Formé en Allemagne, **Stefan Martens** a travaillé de 1983 à 2020 à l'Institut historique allemand de Paris, dont il a été le directeur adjoint. Ses recherches portent sur la république de Weimar et le régime nazi, ainsi que la France de Vichy et la vie quotidienne en

Europe durant l'occupation allemande. Il a récemment codirigé deux volumes collectifs, *Comme un Allemand en France. Lettres inédites sous l'Occupation, 1940-1944* (Iconoclaste, 2016) et *Görings Reich. Selbstinszenierungen in Carinhall* (Christoph Links, 2019).

Nicolas Patin est ancien élève de l'École Normale Supérieure de Lyon, agrégé et docteur en histoire. Après avoir été chercheur à l'Institut historique allemand de Paris, il est actuellement maître de conférences à l'université Bordeaux-Montaigne. Il est spécialiste de la Première Guerre mondiale, de la république de Weimar et du nazisme. Il a publié *La catastrophe allemande. 1674 destins parlementaires* (Fayard, 2014) et *Krüger. Un bourreau ordinaire* (Fayard, 2017).

Ancienne élève de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm et agrégée en histoire, **Marie-Bénédicte Vincent** est actuellement professeure d'histoire contemporaine à l'université de Franche-Comté et chercheuse au Centre Lucien Febvre. Spécialiste de l'histoire de l'Allemagne au xx^e siècle, elle travaille actuellement sur la dénazification de l'Allemagne après 1945. Elle a notamment publié *Serviteurs de l'État. Les élites administratives en Prusse de 1871 à 1933* (Belin, 2006) et *Nouvelle histoire de l'Allemagne. xix^e-xxi^e siècles* (Perrin, 2020) et dirigé et codirigé plusieurs volumes collectifs.

Équipe allemande :

Après avoir longtemps travaillé au sein de l'*Institut für Zeitgeschichte* de Munich, **Christian Hartmann** est actuellement chef de division pour l'histoire des opérations extérieures au *Zentrum für Militärgeschichte und Sozialwissenschaften* à Potsdam. Responsable de nombreuses éditions critiques de sources sur Hitler, le national-socialisme ou la Wehrmacht, il est également l'auteur de plusieurs monographies importantes : *Halder. Generalstabschef Hitlers, 1938-1942* (Schöningh, 1991), *Wehrmacht im Ostkrieg. Front und militärisches Hinterland 1941/42* (Oldenbourg, 2009) et *Unternehmen Barbarossa. Der deutsche Krieg im Osten 1941-1945* (Beck, 2011).

Thomas Vordermayer est actuellement chercheur à la *Historische Kommission bei der Bayerischen Akademie der Wissenschaften* à Munich. Soutenu à l'université d'Augsbourg, sa thèse de doctorat était consacrée à la constitution d'un réseau d'auteurs *völkisch* et à l'influence profonde exercée par celui-ci sur un lectorat bourgeois cultivé (*Bildungsbürgertum und völkische Ideologie. Konstitution und gesellschaftliche Tiefenwirkung eines Netzwerks völkischer Autoren (1919-1959)*, Oldenbourg, 2015). Il a par ailleurs publié un certain nombre d'articles, tant sur différents littérateurs *völkisch* qu'à propos de l'édition critique de *Mein Kampf*.

Othmar Plöckinger a fait ses études à l'université de Salzbourg, en Autriche. Il enseigne actuellement à Salzbourg. Ses travaux portent sur l'histoire de *Mein Kampf*, les débuts du national-socialisme et l'histoire de l'idéologie de droite et antisémite. Il est l'auteur en particulier de *Geschichte eines Buches. Adolf Hitlers Mein Kampf. 1922-1945* (Oldenbourg, 2006) et *Unter Soldaten und Agitatoren. Hitlers prägende Jahre im deutschen Militär. 1918-1920* (Schöningh, 2013). Il a par ailleurs dirigé plusieurs volumes collectifs sur *Mein Kampf*, ses sources et l'histoire de sa réception.

Roman Töppel a fait ses études à l'université de Dresde où il a obtenu son doctorat en histoire sur la Saxe à l'époque napoléonienne (*Die Sachsen und Napoleon. Ein Stimmungsbild. 1806-1813*, Böhlau 2008). Dans le sillage de l'édition critique allemande, il a publié plusieurs articles sur l'idéologie et l'antisémitisme hitlériens. Ses recherches actuelles portent sur l'histoire militaire et sur l'historiographie de la Seconde Guerre mondiale. Son dernier ouvrage a été traduit en français : *Koursk 1943. La plus grande bataille de la Seconde Guerre mondiale* (Perrin, 2018).

Les membres du comité scientifique international

Christian Hartmann (Zentrum für Militärgeschichte und Sozialwissenschaften, Potsdam)

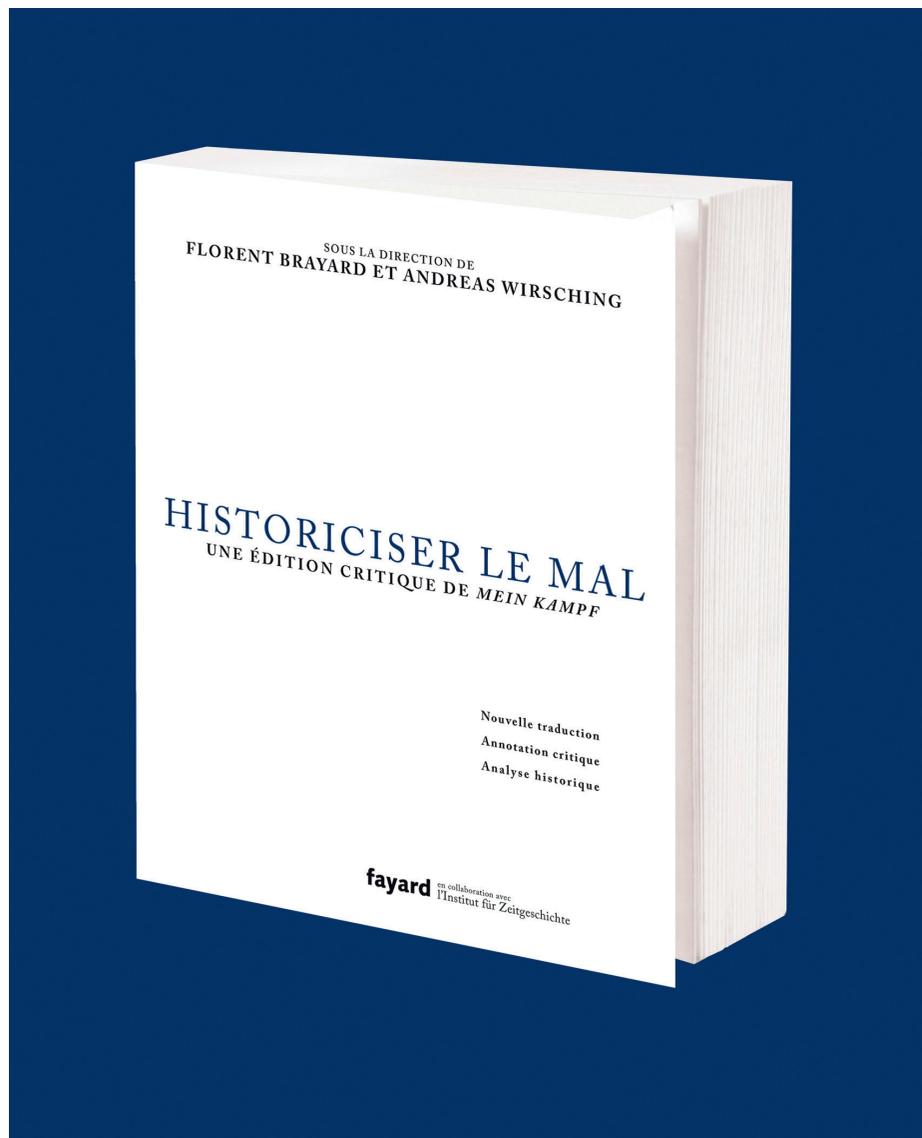
Denis Peschanski (Centre européen de sociologie et de science politique, Paris)

Othmar Plöckinger (Salzbourg)

Renée Poznanski (Ben-Gurion University of the Negev, Beer-Sheva)

Uwe Puschner (Freie Universität, Berlin)

Henry Rousso (Institut d'Histoire du Temps Présent, Paris)



Format : 245 x 300 mm
Couverture cartonnée, reliée cousue
896 pages

Introduction générale – 27 introductions de chapitre
Un appareil critique comprenant près de 3 000 notes
Bibliographie
Index onomastique,
géographique et des institutions



Prix TTC : 100 euros

ISBN : 978-2-213-67118-5

Numéro article : 36-3504-2